

**ÉVANGILE**  
**« La veuve importune et le juge inique »**  
**Évangile de Jésus Christ selon saint Luc**  
**Chapitre 18, versets 1 à 8**

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples une parabole sur la nécessité pour eux de toujours prier sans se décourager :

« Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et ne respectait pas les hommes. Dans cette même ville, il y avait une veuve qui venait lui demander : “Rends-moi justice contre mon adversaire.” Longtemps il refusa ; puis il se dit : “Même si je ne crains pas Dieu et ne respecte personne, comme cette veuve commence à m’ennuyer, je vais lui rendre justice pour qu’elle ne vienne plus sans cesse m’assommer.”

Le Seigneur ajouta : « Écoutez bien ce que dit ce juge dépourvu de justice ! Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit ? Les fait-il attendre ? Je vous le déclare : bien vite, il leur fera justice. »

Cependant, le Fils de l’homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

**Goûter la Parole : « La veuve importune et le juge inique »**  
**Éclairage Évangile selon St Luc 18, 1-8**

**Structure :**

- Un verset introductif, quasiment à l’impératif, qui annonce très clairement le thème, et où chaque mot compte : « la nécessité pour les disciples de toujours prier sans se décourager. »
- Un verset de conclusion, sous forme interrogative, en écho à ce premier verset, mais cette fois interrogeant l’homme qui a reçu cet avertissement, cette invitation pressante, voire ce quasi « commandement » à prier sans cesse et qui a écouté la parabole. Aura-t-il la foi pour s’engager dans ce chemin ?
- Entre les deux une très courte parabole mettant en scène deux personnages : une veuve insistante et un juge inique. Mais aussi deux autres acteurs - « Dieu » et « les hommes » - pour être immédiatement mis hors jeu, puisque le premier n’est pas craint et les autres pas respectés. Ils sont simplement « témoins » muets et inopérants de la réflexion du juge.
- Par-delà la parabole, un prolongement fait par Jésus sur la différence entre la justice des hommes et la justice de Dieu.

**Le verset introductif :** J’ai dit chaque mot compte parce que ce verset pose à celui qui l’écoute de nombreuses questions. Parler de « **nécessité** » relève de quelque chose de vital. D’un enjeu de vie et de mort. Ensuite il est stipulé : nécessité de « **prier** » - on est donc dans l’ordre de la vie spirituelle. Mais c’est infiniment plus fort, puisqu’il s’agit de prier « **toujours** », « sans cesse ». Pas de « temps en temps », quand « ça me prend », quand « j’en ressens le besoin ». C’est-à-dire que cette nécessité n’est pas liée à quelque chose de purement subjectif qui dépendrait uniquement de mon jugement. On revient à la nécessité vitale : un peu comme le commandement de se nourrir chaque jour, et pas quand « ça te chante », et en plus, de manière équilibrée, si tu veux être en bonne santé. Il semblerait qu’il y ait là comme une même **nécessité, mais relevant de la vie spirituelle**. Tu veux une vie spirituelle, mais sans prier, cela ne sera pas possible ! Comme si tu voulais une vie intellectuelle, mais sans jamais rien lire et apprendre : ça ne sera pas possible ! Enfin, la dernière indication de cette pressante invitation à prier sans cesse, manifeste bien que celui qui l’énonce en connaît la difficulté : « sans se décourager ». Voilà donc l’obstacle qui s’annonce sur ce chemin de vie spirituelle : le **découragement**. Chacun devra s’interroger sur la nature de ce découragement. Impression de perdre son temps ? Mais l’a-t-on testé avant d’en arriver à cette conclusion ? Pense—ton qu’il n’y a personne de l’autre côté qui « écoute » ? Alors on est renvoyé à la question de la foi. Paresse qui a du

mal à s'avouer ? A-t-on appris à prier ? À quelle école ? Déception sur les résultats ? Je n'obtiens rien, rien ne change ! Impression d'inefficacité.

**La parabole :** Une fois encore – une histoire inventée, pour faire choc !

**Les deux personnages :** « **Un juge qui ne craint pas Dieu et ne respecte pas les hommes** ». À la lecture de ces quelques mots, typant ce personnage, j'ai souvent vu les visages sourires. Un peu comme si une caricature nous était présentée. C'est l'effet propre aux paraboles, de ne pas s'encombrer du détail. Un peu comme lorsque quelqu'un nous dit de quelqu'un : « c'est un paresseux et un mou ! ». La formule est là pour faire choc. Nous nous doutons qu'elle ne résume pas tout de cet homme, mais en sa concision mordante, elle dit l'essentiel : un caractère, une personnalité, sans maquiller la réalité, telle que la jugeons. Et si ce juge représentait une certaine vérité de la condition humaine en sa manière de juger, de rendre justice (il est juge : et qui d'entre nous ne juge pas ?). Est-il si caricatural ? « Il ne craint pas Dieu » : comment mieux dire que Dieu n'est pas son « référentiel », quelle que soit par ailleurs, la crainte dont il question (peur d'un jugement ou crainte aimante de déplaire). « Il ne respecte personne » : comment mieux dire que l' « autre », tout « autre », comme personne (sa souffrance, ses désirs, ses demandes propres, son bien pour lui-même...) n'a pas de prise véritable sur ce juge. C'est un homme centré sur lui, qui agira selon son intérêt à lui, sans considération d'une altérité quelle qu'elle soit (Dieu ou l'homme). L'autre, hors de l'incidence qu'il peut avoir sur sa vie à lui (ici le désagrément de l'insistance du quémendeur), n'a pas véritablement de consistance. On pourrait dire que « l'amour de Dieu et du prochain », ce double commandement inséparable pour Jésus, et au centre de tout l'Évangile, n'a aucune résonance en lui. À partir de ce constat, quelle peut être la justice de cet homme ? Rendre justice pour avoir la paix ! C'est-à-dire agir au mieux de ses intérêts à lui, mais certainement pas par souci de l'autre, de sa situation, qui lui est, en vérité, indifférente. Vu ainsi, ne connaissons-nous personne autour de nous, dont nous pourrions dire que Dieu est la dernière de ses références lorsqu'il a à décider, à agir ? N'est-ce pas le lot commun de la majorité des hommes et des femmes dans nos sociétés sécularisées ? La question de l'autre est plus complexe. Une partie de nos contemporains se disent « humanistes » et affirment qu'ils placent l'homme au cœur de leurs réflexions et préoccupations. Croyons-les ! Mais quel homme – tout comme nous pourrions bien sûr demander à celui qui met Dieu au cœur de sa réflexion : quel Dieu ? Car, dans le même temps, nous reconnaissons aussi que l'idéologie dominante (disons pour faire bref : le « libéralisme économique ») est issue d'une philosophie, d'une conception de l'homme anglo-saxonne, qui, pour faire bref, nous dit que les rapports entre les hommes sont essentiellement la défense d'intérêts propres parce que l'homme n'est pas altruiste, encore moins touché par la gratuité, et que la pitié relève uniquement d'une projection sur soi du malheur de l'autre. Les comportements humains, s'expliquent parfaitement selon le principe de la protection de nos intérêts. Pour le dire d'un mot, j'ai le sentiment qu'une partie non négligeable de nos contemporains, s'ils étaient en vérité avec eux-mêmes, pourraient nous dire : cette parabole décrit très bien la vérité de l'homme. En son fond, ce juge n'a pas grand chose à faire de la situation de cette veuve (réalité égoïste de la majorité des hommes si l'on ne la recouvre pas du miel frelaté des bons sentiments), mais pour être en paix (motivation égoïste) il va accéder à sa requête. Et j'imagine même que beaucoup nous diraient : « et alors, ainsi va le monde, l'important c'est le résultat – la veuve a obtenu gain de cause. Finalement, acceptez qu'une justice s'opère donc à travers nos égoïsmes fondamentaux. C'est le résultat qui compte. Il n'y a que des idéalistes comme vous pour vous donner bonne conscience en pensant que l'homme est traversé par de l'altruisme, de la gratuité, de la compassion. C'est une peur qui vous habite de vous regarder en vérité. » Personnellement, plus j'y réfléchis, et moins je trouve ce juge caricatural. La réflexion peut même devenir assez vertigineuse si je me l'applique à moi-même.

**Quant à la veuve**, dite importune selon le titre donné par certains à cette parabole ! Elle aussi, est peut-être bien un type d'humanité. Son statut, nous le savons est la précarité dans la société de Jésus. Sa demande est sans doute vitale, elle n'a pas le luxe de pouvoir passer outre. Elle ira donc frapper à la porte du juge jusqu'à ce que justice soit faite. Qui d'entre nous ne s'est trouvé confronté, dans la demande insistante d'un enfant, d'un collaborateur, du mendiant que je croise, et aujourd'hui de migrants ou de réfugiés à ce personnage emblématique : la veuve importune qui vient déranger mon confort présent de vie, ma tranquillité ? Et comment ai-je répondu, quelle a été « ma justice ? » Me suis-je « débarrassé » de l'importun (une piécette sans sourire et avec aigreur – un bonbon donné de mauvaise grâce – une faveur accordée sous la pression) ? Ai-je pris le temps de réfléchir (quel est le bien de la personne ?), ai-je pris le temps de prier (comment m'ajuster à la volonté de Dieu telle qu'elle se découvre dans la Parole et l'enseignement de Jésus) avant de m'en tenir à la décision prise en conscience ? Ou qui ne s'est senti un jour dans la peau de la veuve

importune frappant aux portes, réclamant, tempêtant, jusqu'à ce que justice lui soit faite, même si c'était du bout des lèvres et de mauvaise grâce ?

**Cette parabole et les dernières paroles de Jésus, m'éclairent donc sur plusieurs points relatifs à la « prière qui demande » :**

- **Elle est non seulement légitime mais « nécessaire ».** Le bout du désespoir n'est-il pas la rupture lorsque je me dis au sujet de quelqu'un : je ne lui demanderai plus jamais rien. Demander, même si j'ai tout à fait conscience que la prière ne se résume pas à la demande, c'est me reconnaître en attente, en fragilité en précarité même, en tout cas en relation. Puis-je dire : « à Dieu, je ne demanderai jamais rien » !
- **Elle m'oblige à formuler ma demande.** Ici, celle de la veuve : « rends-moi justice contre mon adversaire ». Demander, c'est s'obliger à mettre des mots sur sa détresse présente, sur ses manques véritables, sur les inquiétudes, voire les angoisses partagées avec des frères. La prière est solidarité, fraternité, communion dans notre commune nature humaine vulnérable, fragile. La prière est comme un pédagogue qui me fait peu à peu préciser mon désir.
- **La prière est incessante,** d'une certaine manière, si j'entretiens avec Dieu ce dialogue et que je porte devant lui mon désir, mes questions, mes inquiétudes. Lorsque je ferme ce désir à Dieu, alors je peux dire que je ne prie plus. Mais ce n'est pas parce que j'ai fait une heure d'oraison que j'ai prié. Ici, la prière se révèle comme un dialogue, en mon cœur comme dirait la Bible, c'est-à-dire en mon intériorité. Je ne suis pas seul avec-moi-même : j'ai la « crainte » aimante de Dieu pour reprendre un mot de la parabole, propre à toute la Bible.
- **À quel Dieu est-ce que j'adresse ma prière ?** À un juge tout-puissant mais inique, qu'il faut assommer pour obtenir justice. Ou à un Père tel que l'Évangile me le révèle, à qui je peux tout dire, tout confier, tout demander, en entrant dans la confiance et dans l'abandon. D'où cet autre parole de Jésus qui n'est en rien contradictoire avec ce qu'il vient de dire : « ne rabâchez pas comme les païens. »
- **Ma prière s'ajuste-t-elle peu à peu au Dieu de l'Évangile ?** Pas le Dieu en surplomb que j'ai à redouter, mais le Dieu « avec », au cœur de mon existence, à l'image de Jésus.
- **La prière est épreuve comme toute relation, elle est ajustement.** Le découragement est à l'horizon de la relation. Non, je n'obtiens pas ce que je demande, nécessairement, alors même que ma demande est peut-être légitime. Et je n'ai pas à m'en culpabiliser.

**Parabole qui me renvoie à deux questionnements essentiels pour ma vie quotidienne :**

- Dieu, sa justice, telle que je la découvre en Jésus le Christ, dans les Évangiles, fait-elle partie de mon « référentiel ». Les décisions que je prends en conscience sont-elles éclairées par un « ajustement » à ce que je découvre de lui dans l'action du Christ ? Du coup, est-ce que je peux dire que j'entretiens une relation vivante avec Dieu tel qu'il se dévoile dans les Évangiles pour porter devant lui toutes mes demandes ! Mes colères, mes incompréhensions, mes doutes, mes peines comme mes joies, mes remerciements et mes satisfactions. Pour le dire d'un mot, est-ce que tout mon désir est porté, dans la prière devant Dieu, avec ce souci de me laisser travailler, « ajuster », avec ce que je comprends de lui. Sans cela, comment pourrais-je dire que j'ai la foi ?
- Et devant l'autre qu'est le frère en humanité, quelle est ma justice ?